

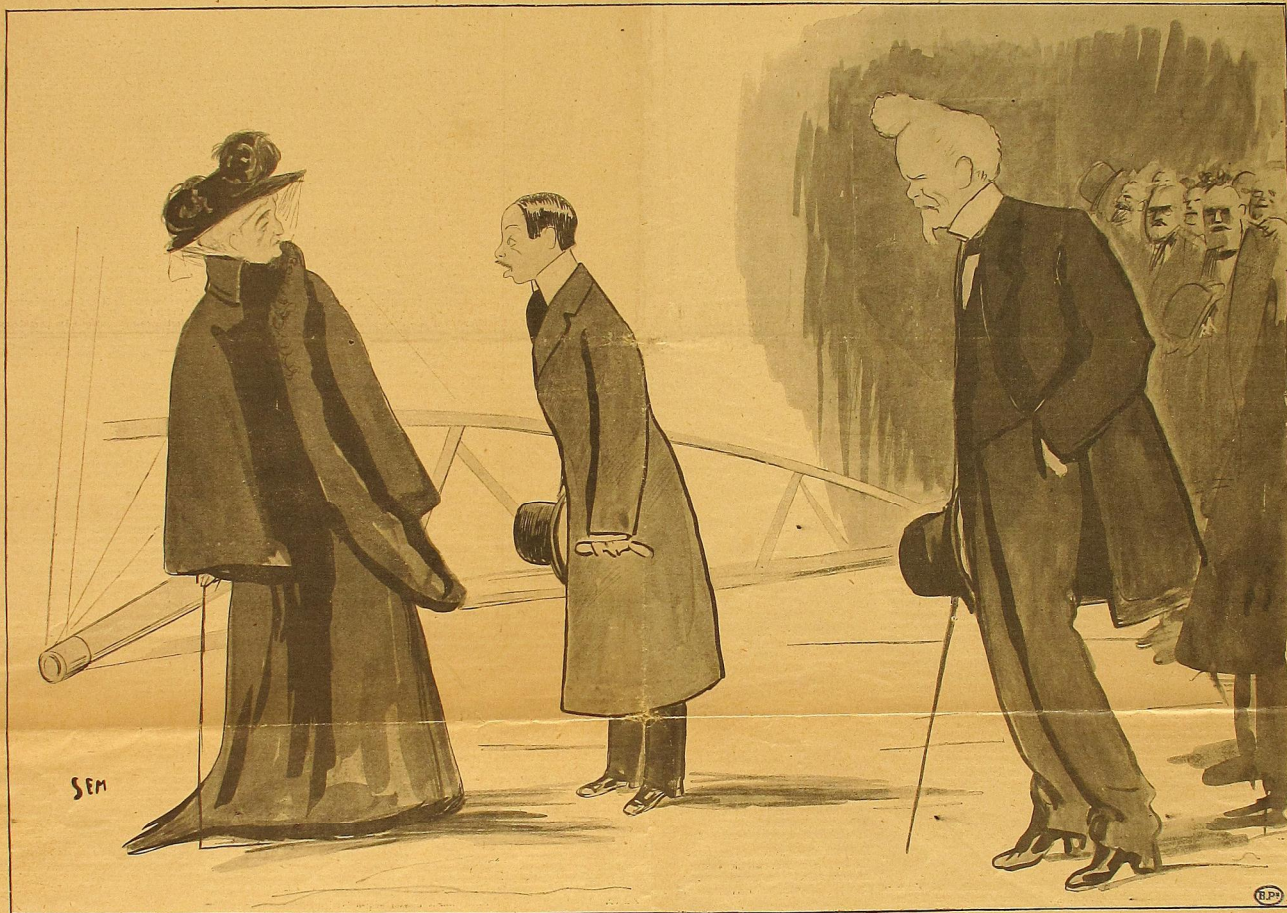
Le Gaulois du Dimanche

Directeur :
ARTHUR MEYER

Supplément Hebdomadaire Littéraire et Illustré

ABONNEMENTS avec le numéro du Samedi
PARIS ET DÉPARTEMENTS
UN AN..... 10 fr.
2, rue Drouot, PARIS

ALL HANGAR DE M. SANTOS-DUMONT A MONACO



S. M. l'Impératrice Eugénie

M. Santos-Dumont

M. Henri Rochefort

PREMIÈRE RENCONTRE

CONTE INÉDIT

Les Enfants-Chanteurs

Par JEAN BERTHEROY

I

Ce jour-là, presque tous les habitants de Florence s'étaient portés en dehors des murs. Dans la vaste plaine qui s'étend au nord-ouest de la ville. Le soleil était si doux et l'air si léger que nul ne pouvait douter que ce ne fût le véritable anniversaire du printemps. Par une coïncidence assez rare, le calendrier et la nature se trouvaient entre fois très d'accord : dans la plaine, les fleurs commencent à pousser, ramenant sur la terre la joie, la lumière et la vie. Dès le matin, perçant les vapeurs bleutés qui flottaient au-dessus du fleuve, le cortège pieux des femmes et des jeunes filles allait longe les deux rives de l'Arno ; et maintenant c'était la gaieté insouciante et folâtre des jeunes épousées librement dans la campagne.

Cependant, parmi la grâce animée de ce printemps florentin, un adolescent marchait seul, semblant rêver de choses profondes. Il marchait seul entre les feuillages onduleux des troènes, et les rameaux immobiles des acacias. Son aspect était grave. Sous le bonnet circulaire qui laissait passer en masse abondante ses cheveux noirs, la ligne vigoureuse de son front et de son nez busqué ressortait d'un relief puissant ; son pourpoint noué au cou par deux aiguillettes d'or dégageait ses mains fines et ardentes où palpitait le désir de créer. Ce jeune homme était Luca della Robbia, apprenti chez un orfèvre de la ville.

Jusqu'à présent il n'avait travaillé qu'à ciseler des coupes de fin argent, ou à surligner dans la délicatesse de l'or ouvré des gemmes précieuses. Mais le moment était venu pour lui, il le sentait, de s'affranchir de ces ouvrages trop mièvres pour sa robustesse et de s'incarner en des œuvres plus viriles. Quel serait désormais le chemin de sa volonté ?

Quelle vaine coïtérail-il pour des yeux grand
et illustre ? Féralid de mystique figure
comme cet étonnant Lorenzo Ghiberti qui
venait d'achever pour l'admiration de la multi-
tude la seconde porte de bronze du Baptême
à Florence, et qui, dans la même ville, le
jeune roman dépassait déjà l'enceinte de
la ville, à évoquer le choc sensuel et passionné
de la forme humaine, dans des groupes d'ar-
changelus, où le réalisme semblait rendre
l'âme à la chair, et à la chair à la forme ?
Mystique ou galanisme, ces deux maîtres
représentaient les deux pôles opposés de l'in-
piration : l'un renfermait en lui tout ce que
l'esprit qui concepit peut donner de plus
pur, de plus noble, de plus éminent, de plus
grand, de plus beau, de plus bon, de plus
aimant d'une affection profonde égale, et
pendant il se défendait de vouloir les imiter
jamais. L'autre cherchait autre chose encore, et
avait manqué de se le faire, mais il avait
l'instinct de la forme, et il avait l'instinct
d'un idéal qui n'était pas la forme. Mais où
l'inspiration et le nouveau mode d'inspiration ?
Quelle vision, quel prestige, soudainement en-
treu, naitrait en lui qui frisson qui le rendrait

Il pensait à cela, le jeune Florentin, en s'avancant seul dans la vaste plaine remplie de clartés. Devant lui, c'était vraiment un paysage de rêve et de douceur : les arbres grêles, les plantes légères se soulevaient sous un ciel d'un bleu argenté, et les femmes, les jeunes filles allaient et venaient dans des vêtements joyeux comme la lumière. Là-bas, austère et pourtant pleine de jeunesse, la ville sortait de l'enceinte défendue de ses murailles avec ses dômes, ses tours et ses maisons aux toits ajourés. Et Luca rêvait de gloire, d'adoration, de beauté ; et il regardait éperdument autour de lui, sans pouvoir reformer ses papiers sur la vision inspiratrice qu'il attendait.

Tout à coup il s'arrêta; une ronde d'enfants venait de se nouer sur l'herbe épaisse et il y en avait de tous les âges, depuis les tout petits jusqu'à ceux qui touchaient presque l'adolescence. Ils chantaient sans s'inquiéter d'être entendus; quelques-uns jouaient d'un tambourin ou soufflaient dans de longues flûtes de cuivre. Et tous ensemble ils rythmaient leurs mouvements et leurs gestes à la musique naïve et charmante des instruments.

Et Lucrèce me longtempa à les contempler :
 quelque chose d'imprévu, de nouveau, un
 aspect particulier de la vie, venait de surgir
 à ses regards : dans cette fête du printemps,
 ce chœur d'enfants chantant et accordant
 leurs aïeux ingénues à l'âme fluide des sons.
 Il y entrevoyait plus de véritable sens et plus
 de divin charme qu'il n'en avait jamais vu
 dans ces fêtes de l'été, plus amoureux ni dans
 les plus mystiques images. Il y retrouvait tout
 ce que Dieu dut enfermer de vitale ardeur
 dans le sein de l'homme avant que le mal en
 ait dispersé la plénitude.

La ronde s'était dénouée ; le soleil palissait
 sur la ville aux murailles dentelées ; les cloches
 des églises et des cloîtres de la Robbia
 reprirent le chemin de Florence, le cœur tout
 vibrant d'émotion.

Dix ans avaient passé. Giberti et Donato enveloppèrent la Toscane de leur gloire. L'art était encore en sa jeunesse, et les grands seigneurs italiens. Le comte Malatesta l'avait fait venir à Rimini pour travailler au tombeau de sa femme et à la chapelle de son palais. Ce travail de main merveilleuse, une grâce particulière dans le rendu des détails, distinguèrent le Florentin parmi la cohorte des autres talents. Les figures de commande et il n'avait eu jusqu'alors aucune occasion de donner l'essor à son génie. A vrai dire, il n'en sentait pas le besoin. Ses goûts, ses habitudes, ses années d'adolescence, ses ambitions et son besoin de créer s'étaient transposés en un désir plus calme de perfection, en une sérénité d'âme. Il avait cessé de se laisser aller à la vision lointaine dont s'étaient réjouis ses yeux et son zèle ; lorsque soudainement il fut rappelé à la terre par la mort de son administration à l'église Santa Maria del Fiore.

Il s'agissait d'un travail extrêmement important : les bas-reliefs de la tribune de l'orgue qui devait être placée au-dessus de la porte de la sacristie, *in cornu Evangelii*. C'étaient dix compartiments à remplir, à peupler de figures de marbre, dix sujets à trouver, dont le symbolisme devait évoquer l'objet pour lequel ils étaient faits. Mais la plus grande liberté lui était laissée pour le choix de ses compositions.

Aucune gêne, aucune contrainte n'entravait alors dans ses élans l'imagination des artistes, et pêle-mêle un admirable désordre, rapprochant les idées les plus diverses en apparence, faisait fraterniser aux porches des cathédrales et jusque autour des autels les allégories païennes avec les emblèmes catholiques : — de même Dante, dans le cycle de sa *Divine Comédie*, s'était plu à pratiquer supérieurement ce syncrétisme des philosophies et des mythes.

— Poète, écrivain, de retour dans l'orgueilleuse Florence, ne s'était pas mis tout de suite à l'œuvre. Il doutait de lui-même, il n'osait pas... Oh ! si cette commande lui était venue dix années plus tôt, à cet âge où la fougue et l'enthousiasme sont à leur comble, il aurait répondu à la pensée, et où la foi dans son propre génie peut faire triompher de tous les obstacles !... Maintenant, jeune encore, il ne se sentait plus le même ouvrage. Dans cette église où abondaient déjà les chefs-d'œuvre de la pensée, il n'aurait pu réaliser le miracle de la coupole et Giocti celui de ses incomparables fresques, il allait, lui, errant et inconnu, attacher son nom à un ouvrage destiné à durer autant que la solidité du marbre ! Un instant, il avait eu l'idée de refaire l'œuvre, mais tardivement offerte, il retourna à Rimini, auprès du comte Malatesta, et de reprendre

dans la pa... de son time le labour quotidien.
une grande tristesse était en lui, une grande
lassitude. A quoi bon refaire ce qui déjà avait
été fait, recommencer dans l'éternel recommen-
cement ? Il se disait : « Pourquoi recommencer
à quoi bon ? A quoi bon ?... » Ce soir-là, Luca
s'endormit en pleurant dans la petite maison
de son frère Marco, contre le palais Magnani.
Il pleurait parce qu'il se sentait seul, parce que
ses anges qui, compatisaient, se penchaient à son
chevet ? Était-ce au fond de son esprit d'anti-
quaires images qui se révélèrent sous une clarté
soudaine ? Était-ce la tristesse de son frère
qui le leva, décida à se mettre à l'œuvre, ayant
laissé dans les limbes du sommeil ses hésita-
tions et ses inquiétudes. Une force merveilleuse
était en lui, une vision intérieure. Pendant dix
dirigées, pendant dix heures, il travailla. Il tra-
vailla, sans discontinuer, sans défaillir, il tra-
vailla ; et chaque année un bar-reel neuf vau-
rait orner la tribune du théâtre de la Robbia.
Quand il fut fini, il se pencha sur le corbeil
saluté grand artiste par l'Italie tout entière.

[illegible]

III

Tu dups encores encore avait passé. Ghiberti et Donatello étaient morts. Luca représentait à lui seul la gloire de la sculpture florentine. Et autour de lui, dans la maison des « Cherubini » qu'il habitait maintenant avec son fils, tout un monde d'artistes était formé, dont il était le chef illustre. Il ne s'était pas marié, mais sur les deux fils de son frère Marco, Simon et Jacopo, il avait exercé une telle influence, qu'il s'était appliqué à les initier sur tous les secrets, à toutes les ressources de son art. Il leur avait enseigné à transporter sur le marbre et sur le bronze les formes et les figures de la statuaire monumentale les procédés des artistes majestueux et à polychromer harmonieusement, jusqu'à leur donner le ton d'airain. Ils avaient même malice, dont on le disait l'inventeur. Et les succès avaient répondu à tant d'efforts. Sévère comme il convenait, il était doux et bon, et sa maison était le lieu du vieillard et de la grâce des deux jeunes femmes de ses neveux, de Giovanna la brune

et de Fiammetta la blonde, mettait un rayon de joie dans l'austérité du travail ; et de nombreux enfants, nés des deux couples, remplissaient les ateliers et la maison de leur plaisir de vivre et de leurs ébats insoucieux.

[illegible]

Luca della Robbia allait mourir. Deux yeux de plus, qui avaient aimé la lumière, allaient se refermer pour toujours. Luca della Robbia allait mourir, comme déjà étaient morts Donatello et Ghiberti. Et des pleurs, silencieusement, coulaient des paupières de ses deux neveux, — presque ses fils ! Et dans l'angle de la chambre, près de la fenêtre d'où se découvrait, au delà du clair jardin, les tours et les coupoles de la ville, Fiammetta et Giovanna priaient, sans oser remuer les lèvres.

Tout à coup le vieillard se redressa ; il fit signe qu'il voulait parler. Un suprême désir, le souhait d'une jouissance dernière, maintenant encore dans son corps usé son âme prête à prendre l'essor. Il dit quelque chose tout bas à Simon qui était agenouillé près de sa couche ; et Simon dit à Andrea ce qu'avait demandé le vieillard ; et Andrea, à son tour,

cherchait son général sans pouvoir le retrouver, mais qui ramenait les corps des généraux Legrand (de la cavalerie), Marguenat (de l'infanterie).

A minuit, du Barail se trouvait encore près de la ferme de Greyère, avec le 26^e bataillon de chasseurs à pied, lorsque le colonel Saget, chef d'état-major du 4^e corps, lui transmit l'ordre de rejoindre Dax. Le lendemain, 11

Au lever du jour, il ralliait à Verneville le 6^e corps, commandé par le général Canrobert, et s'établissait avec lui, le soir à cinq heures, sur les hauteurs d'Amanviller, en même temps que le 2^e chasseurs de France, colonel Pelle-tout, de la brigade de Bouchart qui, comme toute la division Clerbault, d'ailleurs, n'avait pas été utilisée durant la journée.

Le combat cessait enfin vers six heures du soir. Mais, à ce moment, le général Canro-

bert, entendant battre la charge par les tambours du 100^e de ligne, crut à l'arrivée d'une division de la garde, et fit rouvrir le feu, dans l'espoir de reconquérir des avantages décisifs sur l'adversaire.

Tel fut le rôle du général du Barail pendant les sombres jours de 1870.

George Bastard.

Les Mots qui restent

Renouer la chaîne des temps

Le 4 juin 1814, le Corps législatif s'assembla, avec une partie seulement du Sénat.

Le préambule, lu par M. Ferrand (directeur général des Postes), débute ainsi :

« La divine Providence, en nous rappelant

« Nous avons vu dans le renouvellement de la Pairie une institution vraiment nationale et qui doit lier tous les souvenirs à toutes les espérances, en réunissant les temps anciens et les temps modernes. En cherchant

ainsi à renouer la chaîne des temps que de funestes écarts avaient interrompue, nous avons effacé de notre souvenir, comme nous voudrions qu'on pût effacer, tous les maux qui ont affligé la patrie durant notre absence. » (*Moniteur* du 5 juin.)

On remarqua surtout et l'on retint l'expression « *renouer la chaîne des temps* », qui caractérisait l'esprit de la Charte « *écrite* » par Louis XVIII au peuple français.

Notre spirituel confrère

Cette formule, parfait modèle des politesses banales qui s'échangent couramment entre journalistes, ne date pas précisément d'hier, comme on va le voir, non plus que les plaisanteries auxquelles elle a donné lieu.

Le *Figaro* du 7 mars 1830 publiait un arti-

« Notre spirituel confrère ! c'est la formule

« *Spirituel confrère* est le mot invariable, c'est l'épithète sacramentelle... *spirituel compère* serait peut-être plus convenable... »

spirituel confrère » de fournir encore une
longue et brillante carrière.
Roger Alexandre.

(9 Février 1902)

XIII, hasquin Louis XV. Toutefois, cet arrangement est extrêmement élégant et neuf. Il habille à merveille.

Les chapeaux de paille sont déjà tout fraîchement exposés chez les plus élégantes modistes, et c'est un chapeau de paille qui doit accompagner cette robe. Il est en forme boléro, c'est-à-dire bords roulés, d'une paille bois

très brillante, drapé de mousseline de soie teinte et rehaussée d'un corps d'oiseau, dont le bleu céleste rappelle la tendre nuance de l'oiseau des contes de fées. La paille prend toutes les teintes, toutes les apparences. Ce sont des moirés, des écossais, des feuilles tressées à deux tons, donnant des reflets changeants. On la tisse, on la teint, en un mot, comme on ferait de la soie. Aussi plats du fond, mais plus relevés, plus importants en-

Point de tulle.

core sur les bords très garnis, nous apparaît-
sent ces nouveaux chapeaux. Ceux-ci sont desti-
nés à être envoyés dans le Midi, où, cette an-
née, l'exode a été plus nombreux que jamais.
On sait que c'est des bords riant de la Médi-
terranée que les moles nous reviennent.

On peut attribuer à la collaboration des élé-
gances cosmopolites l'extrême recherche, la
grâce vanoureuse de la parure. La souveraine

seule, autrefois, imposait son goût à toutes ses sujettes, ce qui réduisait singulièrement les évolutions de la mode, chacune s'attachant à conserver ce qui lui serait le mieux. Aussi, l'évolution était-elle quasi séculaire. Aujourd'hui, nous sommes sous la loi du suffrage universel. La fantaisie et le beau! sont reines, ce qui multiplie indéfiniment tous les genres, en les fusionnant, si le mot de fusion peut être employé aujourd'hui.

Mme Carotte.

